

Simbizi. Quant au chef de l'Etat rwandais, Juvénal Habyarimana, il est flanqué du chef d'état-major de l'armée, Nsabimana, de Juvénal Renzaho, conseiller à la présidence, d'Elie Sagatwa, secrétaire particulier du président, du Docteur Emmanuel Akingeneye, médecin du président, de Thadée Bagaragaza, officier. Tout ce monde quitte la Tanzanie sans savoir qu'il savoure les derniers instants de la vie. Après environ deux heures de vol, l'avion présidentiel arrive à Kigali. Au moment où il amorce son atterrissage sur l'aéroport Kayibanda, un tir de missile le cueille en plein vol. Il semble cependant que deux missiles aient été tirés et qu'un seul ait touché sa cible. Ces missiles étaient partis d'une ferme située à Massaka, près de la route Kigali-Kibungo. Ce que les auteurs de l'attentat n'ont pas prévu, c'est le lieu de chute de l'appareil. Il s'est écrasé dans le jardin de la résidence du chef de l'Etat (voir photo 4). Comme si le destin voulait que ce dernier achève sa course dans l'enceinte du palais. C'est bien-là que les choses se compliquent. Car la garde présidentielle va immédiatement se précipiter sur l'épave et interdire tout accès à l'appareil. Objectif : s'emparer de la boîte noire. Nous y reviendrons plus tard.

Dès cet instant, l'attentat contre l'avion présidentiel va prendre un tournant confidentiel. Tous les jeux obscurs entre les multiples services de renseignements rwandais, belges et français vont s'intensifier et personne ne saura plus exactement ce qui se passe autour de l'épave. Les Nations unies qui disposaient aussi d'un staff militaire et civil sur place seront évidemment au courant de toute cette agitation à l'aéroport. Mais qui se souvient, avec précision, de ce qui s'est passé ce jour-là ? A peu près personne. Aucun militaire des FAR n'a accepté de nous fournir des détails sur ce moment clé de l'histoire du drame rwandais. Certains, incarcérés et placés sous haute surveillance au TPIR, ne pouvaient

nous répondre.

Nous avons donc interrogé le fils du président assassiné, Jean Luc Habyarimana. Etant ce soir-là sur les lieux de l'attentat, il est un des rares témoins directs à avoir accepté de nous parler. Voici son témoignage: *"J'étais, le 6 avril 94, à la résidence avec ma mère, mes sœurs et mes cousins. Nous venions, ma sœur et moi, de rentrer de vacances d'Egypte. Ce soir-là, je suis allé à la piscine qui se trouvait dans le jardin. Vers 20h30, je suis sorti de la piscine et, soudain, j'ai entendu le vrombissement de l'avion. J'ai dit à mes cousins : "ça c'est l'avion de papa". J'ai donc décidé d'attendre de le voir passer avant d'entrer à la maison. Dès que j'ai aperçu le Falcon 50, j'ai vu une lumière rapide, une espèce de balle traçante à grand volume, passée à proximité de l'appareil. Je crois que le pilote a brusquement changé de trajectoire après avoir détecté quelque chose d'anormal sur son radar. Immédiatement après, il y a eu un deuxième tir avec la même lumière puis un troisième qui ont touché l'appareil. L'avion a explosé et l'épave s'est écrasé dans le jardin. J'ai dit à mes cousins, qui étaient juste à côté : "Ils viennent de descendre l'avion de papa." Nous avons eu un choc. Je suis alors entré dans la maison pour mettre mes vêtements. J'ai appelé ma mère et je lui ai dit que l'avion de papa vient d'être abattu. Elle m'a regardé et m'a dit : "Ce n'est pas possible. Il ne doit pas être dans cet avion". En fait, elle voulait se convaincre que mon père n'était pas dans cet avion. Moi aussi, je ne voulais pas le croire.*

*Je suis rentré dans ma chambre. J'ai pris mon appareil photo et une lampe de nuit, puis, je me suis dirigé vers le jardin où se trouvait l'épave. Arrivé sur les lieux, j'ai vu des débris de l'appareil, du sang, des morceaux de chair, des fragments de membres calcinés, etc. C'était horrible. Avec les militaires de la garde présidentielle, nous nous sommes mis à rechercher les*

*corps. Nous avons retrouvé le corps de mon père. Seul le buste et les jambes étaient facilement identifiables. La tête était totalement déformée et calcinée (voir photo 5). C'est alors que je me suis mis à prendre des photos. A ce moment-là, les militaires sont tombés en sanglots. Mais, comme ils ont remarqué que je ne pleurais pas, ils ont décidé de se calmer et de continuer la recherche des autres corps. Les corps des officiers français ont été retrouvés plus tard. Nous sommes restés à l'intérieur de la résidence avec les corps. Nous avons commencé à faire la prière. Quinze minutes après l'attentat, nous avons été assaillis par des tirs à l'arme légère. Ces tirs venaient de la colline de Ndera non loin de Massaka. La garde présidentielle s'est mise à riposter. ça s'est calmé mais, dix minutes après, les tirs ont repris" 59.*

La décision d'abattre Habyarimana aurait été prise lors d'une rencontre secrète à Entebbe. Certains tutsi auraient tenté de mettre les hauts responsables du FPR en garde contre l'effet désastreux d'une telle initiative à l'égard de tous les tutsi du Rwanda. Leurs observations étaient fondées sur la tension qui régnait à ce moment-là dans l'ensemble du pays, principalement entre tutsi et hutu. Pour les stratèges du FPR, l'analyse était différente. Les tutsi résidant au Rwanda étaient certes importants mais ils n'avaient pas vécu et enduré les mêmes difficultés que ceux de la diaspora, sous-entendu ceux d'Ouganda. Pis, ils étaient même perçus par certains membres du FPR comme des collaborateurs d'un régime corrompu et raciste. La vie de ces tutsi qui avaient "courbé l'échine" sous le pouvoir hutu ressemblait quelque part à une trahison pour Kagame et les siens. Seulement, il fallait le cacher pour ne pas affaiblir la revendication collective des tutsi. Nous avons eu un témoignage selon lequel Kagame aurait affirmé à

---

59 - Entretien avec l'auteur.

l'ancien ministre des Affaires étrangères, Casimir Bizimungu, lors d'une rencontre au Zaïre, qu'il ignorait totalement l'existence des tutsi de l'intérieur. D'après lui, ces tutsi n'avaient aucun intérêt.

Néanmoins, pour convaincre les tutsi inquiets du projet d'assassinat du président hutu, le FPR fera savoir qu'il va employer la stratégie de la guerre éclair et qu'il y aura, selon ses projections et dans le pire des cas, 500 victimes civiles pour une offensive qui ne durera que trois jours. Il savait que ce n'était pas vrai. Malheureusement, la guerre va durer plusieurs mois et fera non pas 500 victimes mais entre 800 000 et un million de victimes rwandaises. En l'absence d'une véritable enquête, le chiffre de 800 000 victimes est provisoirement retenu. Il est probable que ce chiffre soit franchement ridicule et très loin de la réalité.

Jusqu'ici, on a considéré que le génocide était exclusivement l'œuvre des extrémistes hutu et des barons de l'ancien régime. C'est en partie vrai. Mais, il va falloir aussi s'intéresser de très près à l'attitude et à la responsabilité des extrémistes tutsi en 1994. Tout se passe comme si des tutsi n'auraient jamais été capables de déclencher ou même d'organiser, à leur manière, des massacres de tutsi qui ne pensaient pas comme eux. Si des hutu l'ont fait avec d'autres hutu, il serait imprudent et démagogique de croire que tous les tutsi sont vraiment des anges ou des saints. La vérité est que le diable est malheureusement dans les deux camps. D'ailleurs, lorsque le 20 janvier 1998, Kagame affirme dans un discours au Parlement européen que les pertes en vies humaines et les destructions matérielles étaient le prix à payer pour l'éradication des maux du passé, on est bien en droit de se demander si de tels propos ne méritent aucune attention.

A vrai dire, ceux qui souhaitent le retour d'une paix durable dans ce pays, et qui espèrent voir des Rwandais émerger